

Le crépuscule d'une idole
L'affabulation freudienne... de MICHEL ONFRAY
(Grasset, 2010)
par GERARD SALGAS¹

Haro sur la psychanalyse

Freud prend son cas pour une généralité (p.124)
Au royaume de l'illogique, le psychanalyste est roi (p.375)

C'est une traque sans merci que donne MICHEL ONFRAY au père – ou prétendu tel – de la psychanalyse, SIGMUND FREUD, au long d'un ouvrage de quelque six cents pages. Assurément il fallait une énergie colossale pour abattre le colosse freudien *en marbre et en or* [p. 103], dont l'ombre portée s'étend sur une bonne partie de la culture occidentale contemporaine.

MICHEL ONFRAY n'a pas hésité en effet à parcourir, une loupe à la main, les dix mille feuilles qui l'ont amené à instruire à charge - et uniformément à charge - le procès du grand homme, à fureter dans les moindres recoins de sa vie et de son oeuvre, en regrettant même qu'une partie des écrits ait été détruite par leur auteur, véritable graphomane enclin à l'autocélébration par trucage ou occultation, ou bloquée dans des *containers américains* [p.237] par des héritiers soucieux de ne pas entacher la gloire du Maître

Il s'agit pour notre philosophe iconoclaste de renverser la statue du héros, de la déboulonner de son piédestal en sapant sa base même, à savoir la prétention de livrer à la postérité une œuvre novatrice de caractère **scientifique**. Or, rien n'est moins scientifique, au regard de MICHEL ONFRAY que la démarche freudienne : elle ne se fonde en effet que sur une simple *introspection ordinaire* [p. 101] en forme d'auto-analyse à laquelle son auteur entend donner valeur universelle. Comment une expérience unique et, qui plus est, subjective, peut elle déboucher sur une théorie et des lois à

¹ [Agrégé de Lettres classiques, Directeur de "Livres en voix" \(Perpignan\), membre de l'APLFHEY.](#)

extension universelle, comment l'individu FREUD peut-il se dire le parangon de l'humanité ? (1)

Reposant sur des fondements aussi fragiles, la psychanalyse ne peut donc prétendre au statut de science. Elle s'inscrit dans une démarche philosophique et le discours prétendument scientifique de son créateur compose tout au plus un ouvrage de *psychologie littéraire* [p.104] de type proustien.

Naissance d'une religion

Freud un scientifique dans le sillage d'un COPERNIC ou d'un DARWIN ? Assurément pas, affirme MICHEL ONFRAY. Tout au plus un penseur dans la lignée des moralistes du Grand Siècle. Inventeur d'une discipline nouvelle capable d'imposer une vision originale des conduites humaines ? Pas davantage. Car bien d'autres avant lui, depuis l'Antiquité, se sont livrés à l'entreprise de décryptage de la psyché et, en son temps, FREUD avait été précédé par un confrère et ami, le docteur JOSEF BREUER, vite rejeté dans l'oubli par les soins de son ombrageux concurrent qui avait pourtant déclaré dans un premier temps : *Je dois mes résultats à l'emploi d'une nouvelle méthode de psycho-analyse au procédé explorateur de JOSEF BREUER*. Quant à la part qu'il doit à FREDERIC NIETZSCHE dans sa vision d'une société et d'une morale conduisant au refoulement des pulsions de vie, elle est rapidement occultée. Défaillance de mémoire ? Plus sûrement, phénomène de "cryptomnésie" [2]. FREUD se constitue ainsi comme le génie né de lui-même par *génération spontanée*, ne devant qu'à son talent et à sa perspicacité les éléments d'une théorie destinée à révolutionner la pensée. Une sorte de personnage élu (image obsessionnelle de MOÏSE), naviguant dans l'absolu, hors de l'histoire, faisant surgir la vérité de sa seule inspiration.

A vrai dire, ne se voulant héritier ni compagnon de personne, libre de toute ascendance et donc de toute dette intellectuelle, n'accomplit-il pas déjà le meurtre du père en la personne de ses prédécesseurs ?

Sa mère, du reste, en décrétant précocement le talent et un destin de gloire de son *Sigi en or* [p.129], l'a, d'une certaine façon, poussé dans une voie où peut s'épanouir une ambition démesurée à laquelle ni ses études universitaires, ni ses succès de praticien ne l'autorisaient objectivement et où, comme dans les séries télévisuelles américaines, tout finit par gloire, amour et richesse.

Or rien de tel pour bâtir et imposer sa propre célébrité que de fabriquer soi-même sa légende, d'organiser autour de soi une véritable religion, sur le modèle, note MICHEL ONFRAY, de la religion catholique, dans son organisation : un Maître et des disciples, sa règle : exclusion-excommunication des membres contestataires, ses croyances : infaillibilité du Magister, et ses rites : ici le divan... Le freudisme, comme le christianisme, une secte qui a réussi ? Il faut dire qu'affluèrent bien vite les adeptes de la religion de l'inconscient, persuadés d'accéder à une indiscutable modernité. Le troupeau des fidèles n'a cessé de grossir tout au long du XXème siècle, étendant sa dévotion sur de prestigieux domaines : la littérature, la philosophie, et l'art en général... Au total, le triomphe d'un pan-freudisme.

Il y eut bien quelques tentatives pour dénoncer les illusions d'une théorie confortée d'un label officiel par le biais de l'Université, mais elles furent rapidement désamorçées et réduites au silence. Rétrospectivement, en effet, l'on constate aujourd'hui que les anathèmes de MICHEL ONFRAY avaient été précédemment exprimés – *nihil novi sub sole* – mais bien vite oubliés ou censurés.

Comment lutter contre un engouement collectif ?

Une grande part d'ombre

Si parallèlement à l'œuvre, on ouvre le dossier de l'homme, l'accusation de MICHEL ONFRAY ne perd en rien de son tranchant : FREUD champion du *pansexualisme* était lui-même tourmenté par la sexualité, rêvant d'inceste en amont à l'égard de sa mère dont il conserve l'image d'une *matrem nudam* (pudeur du recours à la langue latine !), et en aval à l'égard de l'une de ses filles Anna.

FREUD, fils et père pervers est de surcroît mauvais citoyen, indifférent à l'histoire de son temps, à la montée du nazisme et de ses atrocités, portant ataviquement sa judéité mais se tournant au besoin vers le catholicisme et, dans les actes essentiels de l'existence, préférant en toute circonstance le non-choix à l'engagement. Conservateur frileux, dénonçant le fléau de la masturbation, il bénéficia, on ne sait pourquoi, auprès des jeunes générations, du privilège d'avoir joué un rôle majeur dans la libération sexuelle. Il usurpait ainsi un titre qui revient en fait à WILHELM REICH et HERBERT MARCUSE, deux penseurs à la confluence du freudisme et du marxisme.

Il convient toutefois de noter que ce n'est pas au nom des valeurs judéo-chrétiennes de notre société que MICHEL ONFRAY, le chantre d'un hédonisme sans partage (3), jette un regard réprobateur sur Freud, mais bien plutôt au nom d'une vérité trop longtemps occultée et génératrice d'une imposture préjudiciable à toutes les victimes de la foi psychanalytique. D'inspiration nettement libertaire, l'auteur du *Crépuscule d'une idole*, tente de nous libérer dans ce dernier ouvrage du carcan de la psychanalyse, comme il l'avait fait précédemment des religions [4].

Et comble ou suprême rouerie de l'argumentation, c'est avec l'arme même de la psychanalyse que MICHEL ONFRAY explore la profondeur de l'âme freudienne. En quelque sorte, l'effet boomerang ou l'histoire de l'arroseur arrosé ! Il révèle ainsi le soubassement de certains textes, en détecte le non-dit, met à nu le sens caché des actes du Maître, à travers une enquête digne du meilleur historien ou du plus affûté *psychobiographe*, comme il se définit lui-même.

Parole contre parole

L'entreprise est toutefois risquée. Car mis à part les faits historiquement avérés, le regard décapant et toujours à sens unique de l'accusateur ne peut-il prêter à son tour à l'arbitraire et la subjectivité, voire au parti-pris ? A subjectivité (FREUD), subjectivité et demi (ONFRAY). Telle est du reste l'opinion des défenseurs de la psychanalyse

engagés dans la bataille autour du livre-pamphlet. A la spéculation de son aîné, MICHEL ONFRAY n'oppose-t-il pas sa propre spéculation ? S'il est difficile de tricher avec l'histoire, il est toutefois aventureux de prétendre au monopole de la vérité dans l'interprétation des textes. Car il est admis que toute lecture propose un choix de points de vue liés à la sensibilité particulière du lecteur (*legere* a pour sens premier *recueillir* et *choisir*) et que d'une façon plus générale, toute œuvre écrite est *œuvre ouverte*, selon l'expression d'UMBERTO ECO, donc se prêtant à une appréhension polysémique.

Pourquoi en outre s'étonner de l'ambition scientifique de FREUD en un temps où le scientisme était la chose du monde la mieux partagée ? Il convient de rappeler qu'au long du XIXème siècle et au début du XXème jusqu'à la boucherie de 14-18, la foi en le progrès et l'avenir de la science parcourait toutes, ou presque, les disciplines de l'esprit, y compris la littérature (naturalisme). L'on était partout à la recherche de lois générales, de systèmes destinés à décrire, classifier et comprendre tant le fonctionnement du monde physique que les comportements humains. Depuis les Lumières, et bien auparavant par-delà la suprématie de la pensée religieuse ou métaphysique, l'on aspirait à découvrir les lois qui organisent l'ensemble des phénomènes naturels et des faits humains et de parvenir à un savoir couvrant tous les domaines du monde qui est le nôtre, pour atteindre enfin une connaissance et une maîtrise totales, vieux rêve de nos premiers parents et ambition prométhéenne. L'idée d'un progrès matériel et moral permanent allant de pair avec les avancées scientifiques et amenant un mieux-être de l'individu et de la société s'était implantée dans les esprits.

Sans doute sous l'influence du positivisme accordait-on primauté aux sciences expérimentales auxquelles on souhaitait intégrer, au fur et à mesure du progrès, les disciplines ne disposant pas d'un socle matériel d'observation et d'expérimentation, en somme tout ce qui touchait aux activités et conduites humaines.

Ainsi en est-il de l'inconscient, pièce maîtresse de l'édifice freudien, impossible à localiser et à matérialiser.

Pourtant FREUD entretenait l'espoir de parvenir un jour à une meilleure appréhension du fonctionnement du cerveau et du système nerveux [5]. Expérimentation et vérification n'étant pas possibles, restait, après observation de faits pathologiques chez les *nerveux*, comme l'on disait alors, le recours à la classification et au raisonnement analogique conduisant non pas à l'énoncé d'une **loi** mais à une **interprétation**. C'est la méthode que pratiqua FREUD, faute de mieux, encore que MICHEL ONFRAY le trouvât peu empressé à multiplier les observations et à reconnaître a posteriori ses erreurs. Mais on ne peut ignorer aujourd'hui que dans les sciences humaines dites, non sans raison, sciences molles, les phénomènes observés comme objets d'étude ne possèdent pas toujours l'évidence matérielle des objets soumis aux sciences expérimentales et d'autre part que les résultats en sont toujours approximatifs.

FREUD a sans doute partagé l'illusion scientifique qu'est venue briser brutalement la grande boucherie de 14-18, comme le démontre dans un ouvrage capital RENE-MARIE ALBERES. [6]. La psychanalyse restait un moyen de développer en l'homme parallèlement à ses connaissances, un équilibre moral. MICHEL ONFRAY n'évoque-t-il pas lui-même [p.448] le tourbillon scientifique qui ne pouvait épargner SIGMUND FREUD. *Sa thaumaturgie... procède des manies scientifiques du temps, des tics du langage psychiatrique de l'époque...de son inscription dans un contexte historique et géographique donné*. FREUD pouvait-il ainsi se soustraire à son historicité ?... L'accusé bénéficia-t-il enfin d'un regard indulgent ?... Que nenni, car MICHEL ONFRAY déclare quelques lignes plus loin : *La psychanalyse de Freud incarne un chamanisme viennois contemporain de Sissi l'impératrice et de Louis II de Bavière...* références fort désobligeantes connotant implicitement le tape-à-l'œil et la mièvrerie.

Ici encore, comme dans la tonalité générale du livre, MICHEL ONFRAY manifeste un sens évident de la raillerie et de l'ironie. C'est dans une certaine joyeuseté qu'il met à bas l'idole. Les détails piquants ne manquent pas du reste, en voici un rapide échantillonnage : *les relations multiples qui existent entre le nez et l'organe sexué* [p.339], *la névrose intestinale de*

FREUD en *écho au ventre gonflé de sa mère enceinte* [p.133], son tropisme romain avec arrêt mystérieux *aux portes de Trasimène* et en conséquence l'auto-identification à Hannibal [p.106], *ce premier oracle* à la naissance : *Freud dispose d'une chevelure abondante et noire, un signe qui passe alors pour un signe du destin, car un tel chevelu se dirige toujours vers une grande renommée* [p.124], la thérapie contre l'hystérie féminine par *massage de l'utérus* [p.269], le choix du divan et la place de l'analyste par rapport au patient permettant un assoupissement du praticien durant la séance, ce dont Freud lui-même ne se privait pas, etc...

Question de méthode

Mais s'il faut se faire encore l'avocat du diable, ne peut-on porter au crédit de FREUD une louable attitude méthodologique de prudence et de mise en attente de ses conclusions, dès lors que l'époque ne disposait pas de connaissances permettant d'aller plus loin. DESCARTES en son temps conseillait *d'éviter la précipitation et la prévention*, JEAN ROSTAND envisageait la condition du chercheur comme celle d'un Sisyphe moderne vivant *dans ces rêves d'angoisse où, sans cesse des portes s'ouvrent devant nous, sur d'autres portes qui sont fermées* [7]. FREUD adopte l'attitude d'un esprit conscient de sa place dans l'histoire – n'en déplaise à MICHEL ONFRAY. Il touche à des domaines alors peu explorés, à un vide de savoir auquel se heurte un jour tout progrès de connaissance. La postérité prendra le relais pour donner, à une échéance plus ou moins longue, réponse à une interrogation pour l'instant stérile. Le parcours du chercheur est-il un long fleuve tranquille, où l'on progresse individuellement d'un pas régulier et assuré ? FREUD est conscient des limites de ses intuitions. Il reconnaît lui-même [p.291] : *Nous sommes obligés de construire en pleine obscurité.* (*L'interprétation du rêve*, 1900) et quelques années plus tard, en 1905, dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il réitère en avouant ne pas disposer alors d'une *clarté suffisante* [6].

Certes rien ne justifie en fonction d'une pénurie de savoir, le recours à des constructions imaginaires dignes d'un

illusionniste, d'un *chaman* ou d'un *magicien*, selon les termes de MICHEL ONFRAY. A défaut d'évidences et de certitudes, en rester aux hypothèses - à condition qu'elles soient données pour telles - est plus signe de sagesse, voire de modestie que de bravade.

Quant aux *errements*, hésitations, tâtonnements voire volte-faces, ils sont la marque d'un esprit perfectionniste, plus soucieux d'exactitude que sûr de sa propre infaillibilité. La science, ne cesse-t-on de dire, ne progresse que par bonds annihilant les théories antérieures, aussi solidement établies fussent-elles. Pris dans le contexte médical de son époque Freud s'adonne successivement à diverses thérapies : cocaïne, électrothérapie, balnéothérapie, hypnose après un séjour auprès de Charcot, et divan [8] [p. 263 et sq]. Comme tout savant refusant les pures constructions de l'esprit, FREUD attend du monde matériel des réponses incontestables qu'apporteront la réalité somatique, organique - anatomie et biologie - seules capables d'étayer scientifiquement ses propres propositions. Il a néanmoins fait part d'une vision prémonitoire du rôle que pourrait jouer bientôt la chimie dans le traitement des névroses. MICHEL ONFRAY lui concède ce petit avantage : *cette trouvaille, FREUD ne l'envisage pas sur le terrain du psychisme, du progrès dans la psychanalyse, sa créature, mais sur celui du somatique. L'inconscient ? Une hypothèse temporaire dans l'attente d'une découverte vraiment scientifique ? Trente huit années après, cette thèse exposée dans L'interprétation du rêve (1900) se trouve corroborée par les conclusions de l'Abrégé de psychanalyse (1938) qui envisage la chimie capable de soigner et de mettre la psychanalyse au rebut. Un fondement organique de l'appareil psychique sur lequel on pourrait intervenir, pour en modifier les aberrations psychopathologiques, par des substances chimiques.* Et voici au final un hommage de MICHEL ONFRAY pour un FREUD enfin dialectique qui, de ce fait, accède ici à l'universel dans l'humanité par l'inscription de son travail dans l'histoire [p.327].

Quels lendemains ?

Dans cet ouvrage emporté dans une univocité excluant toute pratique dialectique, on attendrait de MICHEL ONFRAY, philosophe de talent doté d'une riche culture (dire qu'il n'est qu'un *raisonneur de classe terminale* ou un *philosophe pour ménagères de plus de cinquante ans* relève de l'insulte !) un sens plus affirmé de la nuance, voire de la mesure. Tout au contraire, il se comporte en bourreau acharné sur sa victime pour qui il éprouve comme par a priori une anti-empathie, se frayant un chemin dans l'œuvre et l'homme freudiens pour mieux les détruire. A l'inverse de ce qu'aurait été une attitude d'empathie propre aux biographes et, en l'occurrence, au *psychobiographe*, il propose une lecture inquisitoriale de la vie et de l'œuvre freudiennes. On aurait souhaité un procès plus équitable et non un réquisitoire accablant.

Privé de sa clef de voûte, le complexe d'Œdipe et la théorie de l'inconscient, c'est tout l'édifice freudien qui s'écroule à la satisfaction de ceux - et ils sont, paraît-il, nombreux - qui n'ont jamais éprouvé le désir de coucher avec leur mère ni de tuer leur père. MICHEL ONFRAY les réintègre dans la normalité. Grâce lui soit rendue ! Certes FREUD ne serait guère convaincu de ce bienfait, puisqu'à ses yeux, nier une chose, c'est vouloir en dissimuler l'existence, et qu'un non équivaut à un oui, selon la théorie des *valeurs inversées* qui place le pathologique du côté du normal et le vrai, toujours du côté du praticien et non du patient.

Pour autant on ne peut nier que FREUD ait été un personnage ambigu et bien souvent truqueur, transformant ses échecs thérapeutiques en succès, notamment dans le récit des *Cinq psychanalyses...* Son ambition démesurée de briguer les premiers rôles et les honneurs, notamment dans la hiérarchie universitaire [9], un goût jamais altéré de la célébrité et de la richesse autant que de l'ascension sociale qui lui aurait permis d'entrer dans le cercle très fermé de la haute bourgeoisie viennoise peuvent expliquer cette attitude ambiguë.

Quoi qu'il en soit, le docteur FREUD a parfaitement réussi son opération de *séduction* sur des générations

d'intellectuels, de médecins, de critiques littéraires et de savants de tous ordres. Pour qui se prétend quelque peu initié, Tous les lapsus, les oublis, les actes manqués révèlent à coup sûr le fond d'une âme. C'est un regard radiographique qui est porté sur l'autre et nul n'est plus en sécurité sur le *petit tas de mensonges* qui le constitue. MICHEL ONFRAY accomplit donc une entreprise de libération de la faune des psychanalystes du dimanche qui encombrant les allées du pseudo - intellectualisme contemporain.

A-t-il sonné la fin de la freudomania ? Certes le remous de pensée ainsi créé relève dans ses effets de la *longue durée*, celle dans laquelle s'opèrent les changements de mentalité.

Peut-être aussi les psychanalystes de base, patentés sur le seul mérite d'avoir subi eux-mêmes et préalablement l'exercice du divan - telles sont en effet les épreuves exigées par FREUD lui-même² pour conquérir la maîtrise de l'exercice - vont-ils connaître une certaine baisse de leur clientèle et conséquemment de leurs revenus. Le mouvement dégressif est, paraît-il déjà amorcé, peut-être un phénomène de plus imputable à la Crise !... Ne resteraient sur le marché que des praticiens ayant fait leurs preuves dans l'acquisition des connaissances médicales de base, garantie du sérieux de leur exercice professionnel : psychiatres, neuropsychiatres, neurologues, neurobiologistes etc... [10]

MICHEL ONFRAY a-t-il chassé les marchands du temple ?...

GERARD SALGAS (mai 2010)

Post-scriptum : SIGMUND FREUD n'est pas seul à tomber sous la hargne de MICHEL ONFRAY. Parmi les victimes collatérales, on compte aussi MARCEL MAUSS, coupable d'avoir disserté sur les peuplades primitives sans avoir jamais quitté son cabinet de travail et l'autre star de la psychanalyse JACQUES LACAN qualifié d'*histrion* [p.568]

² [Sur la proposition de son "dissident" CG.Jung \[NDLR\]](#)

Références

1 – *Que cela lui plaise ou non, FREUD est un philosophe élaborant des vérités prétendument universelles avec ses intuitions... singulièrement, et toujours affligé de cette incapacité à voir en lui ce qu'il prétend si bien discerner chez autrui...* [p.72]

Passer de l'un au tout est une tendance que l'on trouve également chez MONTAIGNE qui après avoir informé son lecteur que son œuvre n'avait *aucune fin que domestique et privée* (Au lecteur) déclare quelques livres après (III, 2) : *chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition*. Mais l'heure n'était pas à l'efficacité scientifique.

2 – *la cryptomnésie définit... ici l'enfoncement inconscient d'une référence acquise par la lecture, puis son surgissement à un moment inopiné dans l'élaboration d'une théorie qu'on prétend exclusivement sortie de son esprit vierge.*

3 – Lire de MICHEL ONFRAY : *L'Art de jouir. Pour un matérialisme hédoniste* (1991, Grasset) *La sculpture de soi. La morale esthétique* (Grasset, 1993) etc...

4 – MICHEL ONFRAY : *Traité d'athéologie. Physique de la métaphysique*. (Grasset, 2005)

5 – Malgré les progrès des neurosciences et des instruments de neuro-imagerie qui permettent aujourd'hui d'observer le cerveau vivant dans sa structure et au cours de ses activités, il semble encore impossible de percer le mystère de la pensée ou de la conscience

6 – RENE-MARILL ALBERES : *L'aventure intellectuelle du XXème siècle*. (Albin-Michel)

7 – JEAN ROSTAND : *Ce que je crois* (1953 Grasset)
Onfray par Salgas8 – FREUD avait aussi utilisé le *psychrophore, une sonde réfrigérée, une sorte de cathéter creux qui, après intromission dans l'urètre, permet une injection d'eau froide* dissuasive pour les fervents de l'onanisme. [p.504]

9 – BERNARD KOUCHNER sous la *Mitterandie* avait postulé pour la création d'une chaire de médecine humanitaire dont il aurait été titulaire. Il en fut débouté par le Conseil universitaire.

10 – Dans *Les Cahiers Henri EY* n°25-26 d'avril 2010, ROBERT PALEM rappelle qu'*HENRI EY n'acceptait la psychanalyse que dans la médecine et comme département de la psychiatrie*. [p.28]